

63 : L'anthropologue de guerre

Le courrier de Cassandre n°63 pour une carte du Monde nouvelle, pour une géographie "curieuse" vous est offert ce 28.10.07 par les cafés-géo.

J'ai toujours eu le sentiment, depuis le premier jour où j'ai mis les pieds dans un pays étranger pour étudier la géographie de territoires et de populations dont j'ignorais tout, que l'objet de mon travail pouvait être compris par les gens que je rencontrais à l'envers de ce que je souhaitais faire. Quelques souvenirs ? Mon arrivée dans un souk de la tribu des Aït Atta, dans le sud de l'Anti-Atlas marocain, en bordure du Sahara, dans les mois qui précédèrent l'indépendance du Maroc, au début de 1956. J'avais à peine posé ma moto « à l'ombre » d'un muret qu'une foule silencieuse d'hommes sévères m'avait entouré. Ils me demandèrent à quoi serviraient les notes que je prenais : à permettre aux autorités de savoir ce qu'ils faisaient ? Je répondis que je travaillais pour la connaissance, pour la science. Ils hochèrent la tête, plutôt méprisants, pas du tout convaincus, mais me laissèrent faire. Au bout d'un an d'apprentissage de la langue comme boursier du gouvernement chinois (80 yuan par mois comme argent de poche !) à l'Université de Pékin, on me refusa l'accès au département de géographie, à la fin de 1960 : c'est de l'espionnage, me dit-on sans la moindre délicatesse parfumée que l'on attribue volontiers, de loin, aux rapports entre les hommes quand il s'agit de l'Empire du Milieu. À l'époque n'existaient que les U2, pas les satellites, le regard du géographe sur le terrain pouvait avoir une valeur. Dans les premiers mois de mon arrivée en Afghanistan, pendant l'été de 1966, je me goinfrai de livres empruntés à l'admirable bibliothèque de la DAFA (Délégation archéologique française en Afghanistan). Je tombai par hasard dans Kaboul sur Louis Dupree, un Américain entreprenant, auteur d'un livre appartenant à une collection étonnante, intitulée *Human Relations Area Files*. Cette collection de livres épais était étendue au monde entier. Elle était destinée à aider les novices étatsuniens à déchiffrer les arcanes des « cultures » étranges qu'ils venaient étudier. Étudier ? Je me souciai peu de savoir pour qui travaillait cet Étatsunien. Je l'appris plus tard. Dans l'enthousiasme de mon appétit de connaissance à des fins scientifiques, j'allai acheter à New Delhi un tombereau de livres qui sont encore devant moi au moment où j'écris : ceux de Burnes, Drew, Masson, Lambrick, Robertson, Moorcroft, Elphinstone, Youngusband, et quelques dizaines d'autres. Il m'importait peu que presque tous fussent des agents de renseignement anglais du 19^e siècle. Ils avaient appris beaucoup de choses en voyageant dans des pays mal connus, parmi des populations dont on ne savait souvent même pas le nom. Ils notaient tout. Et moi, je venais pour apprendre. En Iran, entre 1967 et 1972, les déplacements de la Land Rover que me confiait le bureau du CNRS de Téhéran - ah, le CNRS à cette époque-là, quelle qualité ! - étaient suivis de loin par la SAVAK, la police politique du Shah. Il est vrai que j'allais étudier des oasis minuscules perdues juste au bord du désert du Lut, loin au Sud, pour en comprendre les aménagements hydrauliques, alors que mes suiveurs étaient inquiets à l'idée que je pose trop de questions concernant la réforme agraire et le mécontentement des grands propriétaires. Je faisais de la géographie. Ils ont dû découvrir, quelques années plus tard, quand ils furent poursuivis par les ayatollahs, que le danger venait d'ailleurs. Je pourrais continuer ainsi à propos d'une douzaine d'autres pays où j'ai eu constamment la naïveté de penser que mon travail de chercheur ne faisait qu'apporter au cercle restreint des savants du monde entier quelques pierres aidant à la construction d'un monument : une meilleure connaissance des peuples et de leurs comportements.

Patatras ! Je lis dans un article du *New York Times*, intelligemment sélectionné par le journal *Le Monde* du 13 octobre 2007, un reportage qui me fait frissonner : *Army Enlists*

Anthropologists As Advisers. Il s'agit de l'Afghanistan, toujours cher à mon cœur. Quelle chance j'ai eu de ne pas me trouver dans la situation de Tracy, une anthropologue appartenant au premier *Human Terrain Team*, « programme » expérimental du Pentagone qui « détache » les anthropologues et autres spécialistes des sciences sociales (des géographes aussi ?) auprès des parachutistes étatsuniens pour faciliter leur « travail » lors des opérations de contre-insurrection. En Afghanistan comme en Irak, apprend-on, la célèbre *82nd Airborne Division* a pu, grâce aux anthropologues qui travaillent auprès d'elle depuis février 2007, « réduire de 60 % les personnels militaires chargés d'améliorer les conditions de sécurité, de santé et d'éducation de la population ». À quoi vont pouvoir servir désormais ces militaires dégagés des contraintes d'aide aux populations ? On le devine. En septembre 2007, ce « programme humanitaire » a été doté de 40 millions de \$ supplémentaires, de manière à fournir aux 26 brigades de combat étatsuniennes qui « travaillent » dans la région un « équipement » suffisant en anthropologues et en *social scientists*. Heureusement, il n'est jamais question des géographes, qui sont probablement cantonnés dans les états-majors et réservés à l'empilage des couches de SIG (systèmes d'information géographique) avec l'espoir toujours désappointé d'en faire jaillir une idée. Des voix s'élèvent depuis peu dans les milieux académiques pour dénoncer l'emploi d'« anthropologues mercenaires », rappelant les échecs subis déjà au Vietnam et en Amérique latine. Il paraîtrait au contraire, selon les militaires étatsuniens, que les anthropologues participent ainsi à « la construction d'un monde plus sûr » ! Et selon l'une des anthropologues qui travaillent dans ce programme, elle « anthropologiserait les militaires » plutôt que l'inverse ! Serait-ce une manière subtile de dire que les responsables du Pentagone ont fini par comprendre qu'ils ne gagneraient pas la guerre par les armes et que désormais ce sont les sciences sociales qui vont être chargées de ramener le calme et de faire régner l'harmonie ? Au nom de la connaissance, que ne peut-on faire ! Tiens, cette bonne Tracy nous en donne un exemple. Ayant découvert un nombre « anormalement » élevé de veuves dans une série de villages considérés comme pro-talibans, ainsi qu'un grand déficit d'hommes jeunes, elle en a déduit que les fils de ces veuves s'étaient engagés dans les troupes talibanes uniquement pour subvenir aux besoins de leurs mères (une sorte de migration de travail, quoi !). Certainement pas par exaspération devant les effets « collatéraux » des « frappes chirurgicales » étatsuniennes. Il suffisait donc, selon elle, de créer un « programme » pour apprendre aux mères à travailler. Les fils reviendraient illico, ben voyons ! Les talibans seraient isolés (c'est certain !). La guerre serait bientôt finie ! CQFD !

Cassandre